


No. 4079.208
THE TRVSTEES OF THE PVBLIC LIBRARY
LVX
OMNIVM
CIVIVM
OF THE CITY OF BOSTON
1852 · 1878
GIVEN BY
GIFT OF
GODFR Y EL HYAMS,
9.

IMPRESSIONS

SUR

LE SALON DE 1877

FLEURS ET FRUITS

PAR

EDMOND SAUTEREAU

ORLÉANS
HERLUISON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
17, RUE JEANNE-D'ADC, 17

1877

IMPRESSIONS

SUR

LE SALON DE 1877

A Monsieur C. J. Daubigny
hommage respectueux
E. Sautereau

IMPRESSIONS

SUR

LE SALON DE 1877

FLEURS ET FRUITS

PAR

EDMOND SAUTEREAU

ORLÉANS
HERLUISON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
17, RUE JEANNE-D'ADC, 17

1877

INTRODUCTION

INSPIRÉ PAR LES MUSES D'EHRMANN

HEUREUX ceux à qui les neuf Sœurs
Donnent ciseau, lyre ou palette !
Moi, je ne suis qu'une fauvette
Qui chante sous le bois en fleurs.

Plutus n'a guère de faveurs,
Muses, pour celui qui vous fête.
Qu'importe, si sa joie est faite
Des biens dont vous dotez les cœurs ?

Demande-t-on à l'hirondelle
Pourquoi sur la brise son aile
La berce et voltige en tout lieu ?

Eh bien ! l'on admire de même,
Comme on est triste, comme on aime,
Comme en son âme on bénit Dieu.

PRINTEMPS

AQUARELLE DE LOUIS LELOIR

PLUS de frimas ni d'aquilons.
Propice au peintre, à l'aquarelle,
Voici la saison jeune et belle
Des fleurs, des parfums, des rayons.

Sur la cime des bouleaux blonds
La péri glisse comme Urgèle,
Dans son char idéal et frêle
Attelé de trois papillons.

La mignonne en main tient les rênes
Des bleus coursiers pourvus d'antennes,
Et leur timon d'herbe est un brin.

Au vent son écharpe de gaze
Flotte, et sa robe de lutin
Fait fleurir tout ce qu'elle rase.

A M. ABEL CHAPPUIS

BÊTES DE COMPAGNIE POUSSÉES PAR LA TRAQUE

DE JULES FERRY

Au ciel plus de chaude lumière ;
Sous le bois plus de gazouillis.
L'air est glacé, brumeux et gris :
Il a neigé dans la clairière.

Suivant la sente solitaire
Qui serpente au bord des taillis,
Le chasseur s'est dans un fouillis
Posté, sous l'arbre séculaire.

Soudain traqueurs à pleins gosiers
Ont débusqué les sangliers.
Ils débuchent comme une boule.

La neige vole sous leurs pieds.
Feu ! Le coup part, et son bruit roule
Par les sourds échos des halliers.

A E. LARCANGER

L'AURORE

DE LÉON RICHET

Au frais, près d'une onde que dore
Le premier rayon du matin,
Dans ce gai miroir argentin
Souriant et timide encore;

Rose et blanche, la jeune Aurore
Sur l'herbe, la mousse et le thym,
Montre à peine son front divin,
Comme une fleur qui vient d'éclore.

Pour la fêter tout luit sur l'eau,
Une perle tremble au roseau ;
Sous la feuille Zéphyr murmure;

Et la pudique déité
Du flot d'or de sa chevelure
Fait comme un voile à sa beauté.

A M. BEAHAN

LEVER DE LUNE

DE DAUBIGNY

Voici l'instant, l'heure crépusculaire,
Où dans le ciel Phœbé monte sans bruit;
Où sa pâleur des brumes de la nuit
Fait émerger les cimes qu'elle éclaire.

C'est le moment douteux, plein de mystère,
Où la rosée à la feuille qui luit
Rend la fraîcheur, où le rêveur séduit
Peuple la lande et le bois solitaire.

C'est l'instant vague où Daubigny surprend
La blanche étoile au bord du firmament,
Vers les bergers se penchant curieuse,

Pour écouter ce que disent leurs voix,
Ce que chuchote alors leur lèvre heureuse,
Sous l'arbre, où rit Zéphyr, ce dieu narquois.

A M. SAINJON

ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR

DE LAPORTE

JEUNES sœurs en riche toilette,
Au frais corsage satiné,
De bleus rubans ont enchaîné
L'Amour de victimes en quête.

Chacune, croyant dans sa tête
Le malin bien emprisonné,
Le lutine, et le condamné,
Comme un vaincu, baisse la tête.

Mais un Satyre, dieu sournois,
Qui se cache et rit sous le bois,
S'apprête à couper ces nœuds frêles.

Quand libre il va redevenir,
Qui sait de ses flèches mortelles
Si ces deux cœurs pourront guérir?

A Mme JULES BERTRAND

LES BULLES DE SAVON

PASTEL DE Mme ALPHAND

D'APRÈS CHAPLIN.

Dans un moment de rêverie, Ursule
Laissant dormir lin, quenouille et rouet,
Dans une eau blanche, où du savon flottait,
Trempe un fétu, pour souffler une bulle.

D'un vol léger, comme la libellule,
Celle-ci monte et luit comme un follet,
Et de la vierge aux doux yeux le reflet
Dans le miroir du frêle globe ondule.

Une autre suit, pareille à celle-là,
Tremblante au bout de la paille. Et voilà
Qu'en toutes deux se peint même visage.

Portraits mignons. La belle au front rêveur
Les suit de l'œil, et se dit : « Mon image,
« Comme en ce prisme, est-elle dans son cœur ? »

A Mme DESPLANCHES

LA COMMUNION A L'EGLISE DE LA TRINITÉ

DE GERVEX

Dans cette église de Paris
Les premières communiantes
Sont tout à fait édifiantes
Sous leur blanc voile aux tons pâlis.

Ne dirait-on pas que les lis
Aux candeurs chastes et riantes
Leur ont fait des robes flottantes,
Comme aux anges du paradis?

Comme leurs figures de vierges
S'harmonisent avec les cierges,
Les parfums d'encens de l'autel!

Et comme les sœurs et les mères
Elèvent leurs tendres prières
Vers Dieu, vers la Reine du ciel!

LA MUSE DES CHAMPS

INSPIRÉ PAR LES TABLEAUX DE Mme PEYROL-BONHEUR

O TOI, qui te complais dans les chaudes saisons
A fouler, les pieds nus, les opulents herbages,
A contempler au frais dans les verts paysages
Les ébats des chevreaux, le repos des moutons ;

Simple Muse des champs, amante des moissons,
Des troupeaux dispersés dans les gras pâturages,
Des grands bœufs attelés pour les durs labourages,
Du débardage au bois, aux prés des fenaisons ;

Toi, de Rosa Bonheur le culte et les délices,
Je te veux à jamais offrir mes sacrifices.
Laisse-moi t'apporter mes dons sur ton autel,

Lait pur, épis et fleurs aux rustiques corolles,
Pour en orner ton front virginal, et du miel
L'or blond et ruisselant qui sort des alvéoles.

BŒUFS CHAROLAIS

D'HENRI RIBALLIER

Sobres et patients, robustes et stoïques,
Attelés sous le joug au lourd chariot grinçant,
Ils vont pour la forêt partir, couple puissant,
Les deux Bœufs charolais blonds et mélancoliques.

Dans la coupe, où l'on voit encor chênes antiques
Et réserves debout, hutte au toit verdissant,
Troncs d'arbres équarris et fagots, où l'on sent
Acre odeur de charbon et parfums bucoliques.

Ils iront d'un pas lent, mais égal, que jamais
L'obstacle n'interrompt, chercher leur pesant faix
De planches, de chevrons et de bois de chauffage.

Ils reviendront, le front d'un genêt d'or fleuri,
Et voyant cheminer l'homme et son équipage,
D'aise Rosa Bonheur et Sand auront souri.

A BENOIT DAMIEN

LE GOUTER DES MOISSONNEURS

DE VEYRASSAT

Dans l'éteule où, vaille que vaille,
Brillent encor quelques pavots,
Depuis midi, gens et chariots,
Aux meules de blé tout travaille.

Il faut goûter : Bottes de paille
Servent de siéges de repos.
Un instant soufflent les chevaux.
On déballe la victuaille :

L'ordinaire de la moisson,
Fromage blanc, fraîche boisson,
Bon pain bis pétri dans la huche.

Ah ! combien il a de saveur,
Le cidre qu'on boit à la cruche,
Le pain gagné par le labeur !

A M. H. LOISEAU

LE MAITRE DE L'ATRE

D'HANOTEAU

Le paysan lassé, mais gai, sa tâche faite,
A pas lents au logis s'en revient de son champ.
Trois petits gars, ses fils, à son côté marchant,
De rapporter outils, vaisselle, se font fête.

Sa vaillante moitié, qui nuit et jour allaite
Encor son dernier-né, s'avance avec l'enfant
Sur les bras hors du seuil, au devant de son Jean.
A ce père une espiègle a couru, sa fillette.

Heureux il la soulève en l'air, avec orgueil.
Avant de la serrer sur son cœur. Doux accueil
Que font à son retour tous ceux qu'il idolâtre.

Oh! l'aimable tableau, quand ses enfants, pressés
A table tout à l'heure autour du chef de l'âtre,
Auront chacun leur part de soupe et de baisers!

A M. GUERRIER

LE MOULIN D'HANOTEAU

Allez au Moulin d'Hanoteau
Voir le grand arbre qui l'ombrage ;
La meunière, près du barrage,
Fait sa lessive un peu plus haut.

Vous y verrez jeune pourceau,
Sauf votre respect, dans l'herbage,
Ane et gars sur l'étroit passage
Du petit pont jeté sur l'eau.

Vous y verrez dans l'onde pure
Du saule tremper la verdure,
Pigeons rentrer au colombier.

Roue et meules, tout y travaille,
Au bruit du tic-tac familier,
Et poules grattent dans la paille.

LE MOULIN DE SIMONEAU A PONTAVEN

(FINISTÈRE)

DE GRANDSIRE

AIMEZ-VOUS la Bretagne austère ?
Allez aussi voir le moulin
De Simoneau, qu'à Pontaven
Grandsire a peint, en Finistère.

Vous verrez près de l'onde claire,
Parmi fouillis de roseaux plein,
Se dresser sur un ciel d'étain
Le tremble et sa feuille légère ;

La meunière écurer son pot,
L'homme et sa fille avec bateau,
Que du remou berce la vague ;

Sur l'autre bord arbres charmants,
Et sur l'horizon terne et vague
Mâts de pêcheurs aux toits fumants.

A Mme ABEL CHAPPUIS

MOUTONS AU REPOS

DE Mme PEYROL-BONHEUR

Aussi simple que la nature,
Toujours sincère est le grand art :
Point de recherche, point de fard ;
Le vrai pour unique parure.

Moutons couchés sur la pâture,
Au repos groupés à l'écart,
Sans surprises pour le regard,
Sont pour lui toute une peinture.

Rien pour l'éclat ni pour l'effet,
Quelques fleurs jaunes de genêt,
De rares grappes de bruyères.

Pas même un chien, pas un pasteur.
Un buisson, des mousses, des pierres ;
C'est peu : — C'est assez pour le cœur.

A M. ERNEST HUMBERT

LA PEINTURE ET LA POÉSIE

INSPIRÉ PAR LA GLANEUSE DE JULES BRETON

Il est deux jeunes sœurs, jumelles
Par la grâce et par la beauté,
Parentes de la Vérité,
Toutes deux vierges immortelles,

Peinture et Poésie, aux ailes
Blanches, au front beau de clarté,
Elles sont dans leur chasteté
Toujours l'une à l'autre fidèles.

Heureux celui, comme Breton,
Dont elles entourent le nom
De leur double et fraîche auréole!

Et peintre et poète touchant,
Il sait peindre avec la parole,
Et tous ses tableaux sont un chant.

A MICHEL MAZERAN

SEIGLES EN FLEURS — TEMPS GRIS

DE MOULLION

Espoir de la moisson future,
Le seigle est en fleurs, et mouvant
Il ondule au souffle du vent,
Comme des vagues de verdure.

Il est si haut, qu'au bord du champ
Disparaît presque la voiture.
Lorsque la moisson sera mûre,
L'épi vert sera jaunissant.

Le temps est gris. Puisse l'orage,
Redouté des gens du village,
Ne pas déchaîner ses fureurs !

Puissent greniers et granges pleines
Payer les sueurs et les peines
Des bœufs et des bruns laboureurs !

A M. EDOUARD DELAFON

VUE PRISE EN TYROL

DE KUWASSEG

Tyrol, j'aime tes paysages
A la fois profonds et coquets,
Où la vue erre des châlets
Aux monts lointains, blancs et sauvages;

Tes rocs parsemés de feuillages
Et l'onde de tes ruisselets,
D'ordinaire calmes et frais,
Que soudain gonflent les orages.

L'œil s'y promène doucement
Du tronc jeté sur le torrent,
Aux pins qui couronnent les crêtes,

Des eaux et de la terre au ciel,
Du petit pasteur à ses bêtes,
Et de l'idéal au réel.

LA FORTUNE

TABLEAU DE H. DE CALLIAS

Des biens de la fortune avide,
Pour l'atteindre, à ce roc ardu
Ce malheureux s'est suspendu,
S'accrochant à la pierre aride.

Il croit saisir l'or. — La perfide
Soudain l'abandonne, éperdu,
Et jette, en le voyant perdu,
Ses dons au hasard dans le vide.

Hélas ! « *Auri sacra fames!* »
Ne verra-t-on l'homme jamais
Désabusé de la richesse,

Quand l'amour, ce soleil du cœur,
Que Dieu créa pour la jeunesse,
Lui suffirait pour le bonheur !

MORT DE DIOGÈNE

DE POILPOT

Quand je te vois, ô Diogène,
Sous l'usure de ton manteau,
Mourir ainsi dans ton tonneau,
O cynique fier de ta gêne,

O successeur d'Anaximène,
Le souvenir vers un tombeau,
Celui d'Hégésippe Moreau,
En m'arrachant des pleurs, m'entraîne.

S'il n'eût attendu du hasard
Son pain, en cultivant son art,
Il eût eu des jours moins moroses.

Tes haillons me paraissent vains.
Mais je n'ai pas assez de roses
Pour l'enfant pauvre de Provins.

DÉJEUNER

DE PHILIPPE ROUSSEAU

Mânes du baron Brisse,
Arbitre souverain
En coulis d'écrevisse,
Rôtis, dessert, vieux vin,

Ombre aux gourmets propice
De Briat-Savarin,
Et de Berchoux, délice
Des gens au palais fin,

L'appétissante chose
Que ce frais jambon rose
De Philippe Rousseau!

Que ne suis-je poète,
Pour peindre ce morceau,
Menu de sa palette!

A P. DELEVEAU

UN DINER CHEZ MOLIÈRE, A AUTEUIL

DE GASTON MÉLINGUE

A LA maison d'Auteuil on dîne,
Et les vivres et le couvert,
Pour des poètes, gens en l'air,
Ont vraiment, ma foi ! bonne mine.

Le Bonhomme, Boileau, Racine,
Molière écoutent au dessert
Chapelle debout, qui leur sert
Un plat de sa muse badine.

La bonne et simple Laforêt,
Qui de Monsieur Jourdain riait,
Apporte cafetière pleine.

Elle voudrait entendre aussi :
Doux festin, hors les vers, qu'ici
J'aimerais mieux de La Fontaine.

A Mme ERNEST HUMBERT

PORTRAIT DE M. MAURICE H.

DE CAROLUS DURAN

Enfant, qui vous nommez Maurice,
Dans votre costume au long pli
Je vous trouve aimable et joli,
Blond à l'œil noir, gai sans malice.

Avec votre peau fraîche et lisse,
Si vous n'êtes pas embelli,
De plus d'une jeune Lili
Vous devez faire le caprice.

Avec ce petit pied cambré,
Vous êtes sans doute adoré,
Tout comme un prince héréditaire.

J'aime vos dentelles, vos nœuds,
Surtout, œuvre d'une grand'mère,
Vos amours de petits bas bleus.

A Mme ACHILLE PAYSANT

LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ

DE LOBRICHON

A Reims ce misérable est né.
Pour sa conduite criminelle,
A cette Lili toute belle
Des juges l'arrêt l'a donné.

A l'aspect de ce condamné,
Dans ce panier, prison nouvelle,
D'aucuns le diraient fortuné,
Presque autant que Polichinelle.

Oui, mourir croqué par ces dents
D'ange blond aux cheveux flottants,
Aux yeux d'azur, quel doux supplice !

Mais le traître a, ma foi ! le cœur
D'un bonhomme de pain d'épice :
De là son teint jaune de peur.

A M. LE Dr D'OLIER

FLEURS MINIATURE

DE Mme HERBELIN

On aime dans un joli vase,
Qui sur un fond doux fait décor,
A voir lins bleus et boutons d'or
Aux légers reflets de topaze,

Roses, marguerites, que rase,
Sans troubler le ciron qui dort,
Notre rêve dans son essor,
Papillon aux ailes de gaze.

L'anémone auprès de ses sœurs
Est aussi pleine de douceurs,
Et bien nous plaît la giroflée :

Bouquet mignon, charmant et fin,
Où chaque fleur semble une fée
Peinte par Madame Herbelin.

A Mme N. HEURTEAU

LES DEUX SŒURS

EMAUX DE Mlles AGATHE ET ANNA JUMON

TOUCHANTE amitié fraternelle !
Dans un paysage aux tons frais,
Deux sœurs se sont fait leurs portraits
De leur palette mutuelle.

En blanc est une jouvencelle.
En bleu l'autre a les mêmes traits,
La même grâce sans apprêts.
Comme les cœurs, l'œuvre est jumelle.

L'une a son album à la main,
Pour crayonner rose ou jasmin ;
L'autre une fleur fraîche cueillie.

Toutes deux ont les cheveux blonds,
Et sur leur peinture jolie
Ont brillé les mêmes rayons.

A M. H. GIACOMELLI

DÉNICHEURS EN FORÊT

DE LANGEROCK

Sur le grand chêne aux vastes bras noueux,
Au tronc paré de verdoyantes pousses,
De brins de bois, de ciment et de mousses
La grive a fait son nid, espoir joyeux.

Dans ce berceau tiède aux rebords moelleux,
Frêle, et pourtant à l'abri des secousses,
Elle a pondu, puis sous ses ailes rousses
Couvé ses œufs tachetés, verts et bleus.

Elle a déjà senti sous la coquille
Battre le cœur de sa jeune famille ;
Elle croit voir ses petits forts et drus.

Hélas ! en bas se font la courte-échelle
Les dénicheurs qui les ont aperçus :
Oh ! pauvre mère ! Espérance trop belle !

A M. JULES BERTRAND

LISIÈRE DE BOIS EN AUTOMNE DANS LE ROUERGUE

DE NAZON

Voici l'automne au soleil poétique,
Couleur et d'ambre et de pourpre à la fois,
Dont le rayon chaud et mélancolique
Fait resplendir la lisière du bois.

Tout vibre et luit d'un éclat métallique ;
L'oiseau chanteur gazouille à demi-voix,
Comme enivré de la clarté magique
Des traits partis du céleste carquois.

En diamant l'humble grain de poussière
Se transfigure, au gré de la lumière.
D'un vert bruni, l'arbre étincelle d'or.

Tout est en feu. Complète est la féerie,
Et les haillons des chercheurs de bois mort
Ont des reflets fauves de pierrerie.

A M. GUSTAVE LINGET

LES DERNIERS BEAUX JOURS

PARC DE CHATEAU-MORAND (LOIRE)

TABLEAU DE CHARNAY

Octobre va finir : Ses rayons chauds encor
Des yeux qui vont se clore ont la mélancolie.
Sur les arbres du parc leur pourpre un peu pâlie
Aux feuillages mourants et brunis verse l'or.

Le château rêve, au sein de ce fauve décor.
Dans la barque a pris place aimable compagnie,
Dames, enfants, nourrice, et Berthe la jolie
Debout, la perche en main, lui fait quitter le bord.

Pour pêcher on emporte engins, verveux et lignes.
Le petit griffon même, et canards et blancs cygnes
Semblent fêter l'éclat de ce dernier beau jour.

Près de l'eau jeune mère avec sa fille blonde.
A ce bateau guidé par les mains de l'amour
Tout sourit, nénufars, joncs et reflets dans l'onde.

A MON AMI ACHILLE PAYSANT

SABOTIERS DANS LE BOIS DE QUIMERCH

(FINISTÈRE)

DE BERNIER

Il est vrai, pauvres sabotiers,
Qui faites au bois votre ouvrage,
Vous n'avez rien qu'un toit sauvage,
Où la nuit vous vous abritiez.

Votre hutte au bord des halliers
Est de gazon et de branchage.
Mais aussi vous avez l'ombrage
Des chênes et des châtaigniers.

A vous cet air pur qu'on respire
Dans ce frais et riant empire,
Sous les trembles et les bouleaux,

Les blancs rayons sous la futaie,
Et bleus, à travers les rameaux,
Les coins de ciel dont l'œil s'égaie.

A Mme H. LOISEAU

SOLEIL COUCHANT — BRISANTS

DEUX TABLEAUX DE MASURE

Cette journée a brillé chaude et belle.
Voici le soir. L'astre, qui darde encor
Ses traits de feu, luit dans sa gloire, au bord
De l'horizon, d'où la pourpre ruisselle.

Sur l'océan chaque ride étincelle.
Chaque flot jette une paillette d'or.
La barque au loin semble un oiseau, dont l'aile
Lance un éclair. — Puis le soleil s'endort.

La Lune alors se lève dans l'espace.
Le décor fauve aux pâleurs a fait place.
Le ciel nacré se teint d'iris changeant.

Les vagues ont des blancheurs indécises.
Les brisants seuls sur les remous d'argent,
Fantômes noirs, dressent leurs têtes grises.

A Mme BEZANÇON

LA TOILETTE DES CANCALAISES

DE FEYEN

Pêcheuses et pêcheurs, aux rochers de Cancale,
Ont rempli leurs paniers d'huitres et leurs filets;
Dans l'enceinte du parc pour elles fait exprès
Captives celles-ci baîllent à fond de cale.

Sur la plage, où la mer au loin meurt et s'étale,
Lavant de son écume et sables et galets,
Des flaques d'eau dormante aux grisâtres reflets
Mélancoliquement luisent sous un ciel pâle.

Les femmes qui, foulant débris et fucus vert,
Ont trempé leurs haillons dans l'algue et l'eau de mer,
Lessivent là leur jupe et la tordent sur elles.

Elles baignent leurs pieds par la pêche endurcis ;
Et dans leur pauvreté notre œil les trouve belles,
Avec leurs fronts hâlés, leurs bras nus et brunis.

A M. LUDOVIC DE VAUZELLES

MARIS STELLA

D'OMER - CHARLET

Sur mer la nef a fait naufrage
Avec passagers, matelots.
En désespéré dans les flots
Un père avec son enfant nage.

« Si tu ne m'entends dans l'orage, »
Dit son cœur avec des sanglots,
« Vierge, sur le désert des eaux
D'où nous viendra le sauvetage? »

Soudain de Marie à leurs yeux
Le front apparaît dans les cieux,
Doux avec sa brumeuse étoile.

Elle tient son Fils. Et voilà
Que sa main leur montre une voile.
Sois bénie, ô *maris Stella!*

A Mme ANATOLE BAILLY

BRETAGNE ET SOLOGNE

QUATRE AQUARELLES DE M. H. CHOUPPE

BRETAGNE, pour le peintre austère
O charme du cœur et des yeux,
Par tes rocs gris, tes chemins creux,
Tes bleus ajoncs et leur mystère,

Les crevasses des murs de terre
Du toit couvert de chaume vieux,
Aux abords frais, fleuris, ombreux,
Comme un nid d'oiseau solitaire;

O Sologne, aux bois de sapins,
Aux mornes horizons lointains,
Océan de bruyères roses,

A vous s'est voué sans retour,
Dédaigneux des petites choses,
Du paysagiste l'amour.

A M. DESPLANCHES

LA SOURCE DE NESLETTE EN NORMANDIE

DE VAN MARKE

O SOURCE du pays normand,
Qui nais dans la verte prairie,
Parmi les joncs, l'herbe fleurie,
Au milieu d'un fouillis charmant,

Pour l'artiste assis doucement
A l'abri de ton ombre amie,
Ah ! je comprends la poésie
De ton flot qui fuit lentement.

Son cœur amoureux du mystère
Aime ton onde solitaire,
Que vient hanter l'oiseau jaseur ;

La génisse avec sa compagne,
Près de toi cherchant la fraîcheur,
Et le troupeau dans ta campagne.

UN FEU DE LA SAINT-JEAN

DE M. ANTIGNA

Aux doux rêves pieux prédisposant les âmes,
Et mariant au loin l'idéal au réel,
Le crépuscule d'or frange les bords du ciel :
Du brasier de Saint-Jean les brandons sont en flammes.

Les paysans bretons, enfants, vieillards et femmes,
Et gens de Plouhinec, et gars de Ploërmel,
Sont sous la croix de pierre assis, chantant Noël,
Et groupés près du feu, témoin de joyeux drames.

Sur quatre bras Jenny doit franchir ce foyer.
Toinette a sur son sort l'air de s'apitoyer,
Mais sous cape elle en rit, voyez, la bonne pièce.

La lune à cet acpect ouvre un œil étonné ;
Et la petite Yvonne, aimable en sa simplesse,
Prie à genoux, le front vers les anges tourné.

A M. BLANCHARD

LE JEU DE LA PERCHE; EXERCICE DE FORCE
DE M. ANTIGNA

Oui, voilà tes plaisirs, les fêtes, ô Bretagne,
Auxquelles en jouant se livrent tes garçons,
Devant femmes, vieillards, débordant des maisons
Sous l'arbre, avec tonneau de cidre pour champagne.

C'est le jeu de la Perche, où le jouteur qui gagne,
Par le bout le moins lourd empoignant sans façons
Un baliveau, comptant déjà bien des saisons,
Dresse à force de bras ce joujou de campagne.

Ici tout est naïf, comme au temps des aïeux,
Coiffes, fichus plissés, grands chapeaux, longs cheveux,
Plus loin bigniou plaintif menant ronde rustique.

A ceux que de nos jours la mollesse indigna,
Pour les en consoler, fais voir, vieille Armorique,
Ces muscles, cet effort du Breton d'Antigna.

A Mme EDOUARD DELAFON

ON N'ENTRE PAS !

DE Mme ANTIGNA

Quand sur la feuille desséchée
Au bois vous cheminiez sans bruit,
Votre œil a-t-il surpris couchée
Une chevrette dans son nid ?

D'un bond, pauvrette effarouchée,
Vive comme l'oiseau qui fuit,
Elle franchissait la tranchée,
Et vous laissait tout interdit.

Ou paysanne, ou grande dame,
Voilà l'image de la femme,
De sa pudeur dans l'embarras,

Quand une visite indiscrète,
Qui la surprend dans sa toilette,
Lui fait crier : « On n'entre pas! »

A M. SIMÉON LOISEAU

DANS LA FORÊT DE LUTTERBACH (Alsace) UN JOUR DE PRINTEMPS

DE NIEDERHAUSEN - KŒCHLIN

Nous aimons d'un amour jaloux
A te voir, forêt de l'Alsace,
Avec tes bouleaux dans l'espace
Dressant leurs troncs blancs aux tons roux.

A leurs pieds, à l'abri des houx
Que caresse le vent qui passe,
A voir ta paysanne lasse,
Sa fille et sa chèvre aux yeux doux.

Du printemps le tiède zéphyre.
Qui sous tes verdures soupire,
Semble murmurer : « O Paris,

Ces taillis tapissés de mousse,
Pour toi, pour la France il y pousse
Tendres et bleus myosotis. »

A M. BEZANÇON

PORTRAIT D'EMILE AUGIER

DE DUBUFE

Voici l'auteur de la Jeunesse,
Du Gendre de Monsieur Poirier,
Du grand comique de la Grèce
Un peu cousin, Emile Augier.

Pour voir son visage on s'empresse.
Dans son cabinet familier
Assis il rêve quelque pièce ;
Du poète c'est l'atelier.

Quoi ! celui qui fit la Ciguë
Et plus d'une œuvre si connue,
Dans un si bourgeois appareil !

Oui, sans doute : — A la pierre fine
Dieu fit le vrai talent pareil :
Modeste, il faut qu'on le devine,

A Mme S. ARNOUX

LE CIDRE NOUVEAU

DE Mme ANTIGNA

On a pressé les fruits d'automne,
Les fûts sont pleins dans le cellier,
Breton, la joie à ton foyer.
Désormais, qu'il pleuve ou qu'il tonne.

« Mon Jacques, se dit la Bretonne,
Et les petits vont s'égayer.
Pour goûter ce jus du pommier,
Si j'entamais un peu la tonne. »

Vite un verre. — Le cidre doux
Mousse et l'emplit de son flot roux.
L'or d'un joyeux rayon y brille.

Du jour c'est le reflet vermeil,
Et d'Yvonne pour sa famille
L'amour qui rit, autre soleil.

A Mme GUSTAVE LINGET

PRÈS DE CHATEAU-THIERRY

AQUARELLE DE Mlle ZOÉ GASTELLIER

Blanche source à l'onde écumeuse,
Qui parmi les rocs, un moment,
Parais, et trop modestement
Fuis, comme la beauté peureuse,

La fuite de ton flot charmant
Laisse en secret l'âme rêveuse.
D'où viens-tu fraîche et gracieuse ?
Où vas-tu si rapidement ?

Tu n'es pas, fontaine sauvage,
Si prompte à gagner le bocage,
Qu'on ne garde ton souvenir.

Ton cadre est étroit. Mais sans peine
Pourtant un monde y sait tenir,
Comme en un vers de La Fontaine.

A M. EDMOND HUMBERT

UN HUSSARD, SOUVENIR DE 1870

AQUARELLE D'EDOUARD DETAILLE

Le hussard n'a pas pour lui-même
Trop du pain de munition;
Car en temps d'expédition
Souvent il vit comme en carême.

Mais bien des fois à la mort blême
Son cheval l'a soustrait d'un bond.
Aussi l'homme, en bon compagnon,
Partage avec celui qu'il aime.

Naïf et tendre attachement,
Noble échange de dévoûment :
Le brave cœur ! — La bonne bête !

« Mange, dit l'un, dans cette main. »
L'autre répond, tournant la tête,
Par un doux regard presque humain.

A M. LE COLONEL ARNOUX

ROUTE DU FILFILA

(PROVINCE DE CONSTANTINE)

DE WASHINGTON

Dans cette Afrique où, pour rester fidèles
Au sol natal, nombre d'Alsaciens
Ont émigré loin des vainqueurs Prussiens,
Comme devant l'hiver les hirondelles,

Sur leurs coursiers, prompts comme des gazelles,
Aux crins flottants, légers, aériens,
Ils sont charmants pour les Parisiens,
Fusil au poing, ces hommes sur leurs selles.

Il faut les voir, ces enfants du désert,
Par le simoun bronzés, au corps de fer,
Franchir l'oued où piaffent leurs montures,

Et faire à gué traverser leur smalah,
Pour s'enfoncer au milieu des verdures,
Dans le chemin qui mène au Filfila.

A M. S. ARNOUX

GRANDES MANŒUVRES D'AUTOMNE

DE DUPRAY

FLORE a fait place à Pomone,
Et sur notre sol français
Ecoutez, en pleine paix
C'est le bronze en feu qui tonne.

Est-ce donc encor Bellone
Qui désole nos guérets ?
Non : ces gars accourent gais
Voir les manœuvres d'automne.

Les paysans ont laissé
Le soc en terre enfoncé,
Pour savoir qui gagne ou cède.

Allons ! un coup de clairon,
O Muse de Déroulède,
Et tous ces cœurs vibreront !

A Mme BLANCHARD

BONHEUR PERDU

DE GUSSOW

Mère heureuse, avant la campagne,
Cette femme aux noirs vêtements
Etait la tranquille compagne
D'un guerrier mort avant trente ans.

O France, et toi, blonde Allemagne,
Combien vous avez eu d'enfants
Ainsi livrés, dans la campagne,
En proie aux corbeaux dévorants!

O guerre impie et sacrilége,
Qui conspirais avec la neige
Contre tant de jeunes soldats!

Jusques à quand, siècle où nous sommes,
Te verra-t-on pour le trépas
Recruter et faucher des hommes!

A M. ANATOLE BAILLY

PORTRAIT DE M. THIERS

DE BONNAT

SUR un fond d'une teinte unique
Et noir comme le temps présent,
J'ai vu Thiers, l'ancien président
De notre jeune République.

De ce bourgeois fin, pacifique,
Orateur attique, éloquent,
Sous ses lunettes clairvoyant,
C'est bien le portrait véridique.

Sous ses cheveux blancs c'est l'ardeur,
La sève d'esprit, la verdeur
Que raillait la race allemande,

Ce tact qui fait l'homme d'état.
Le corps est petit, l'âme grande,
Et le tout est signé Bonnat.

MONTREUR D'OURS A AURILLAC

DE FIRMIN GIRARD

Allons, Martin, montre ta grâce.
En ours courtois parmi les ours,
Danse et fais patte de velours,
Pour avoir pitance un peu grasse.

Aux singes laisse leur grimace,
Aux perroquets nés dans les cours
Leur babil et leurs froids discours,
Et pour tous saute, gros paillasse !

A voir ton air obéissant,
Soumis, patelin, bon enfant,
D'aucuns te plaignent par la ville.

Mais si tu n'étais muselé,
Sous ta griffe et ta dent servile
Bientôt le sang aurait coulé.

A M. EUDOXE MARCILLE

L'ÉTAT-MAJOR AUTRICHIEN DEVANT LE CORPS DE MARCEAU

DE P. LAURENS

Ce mort sur son manteau, jeune et blême, étendu,
Chapeau bas ! c'est Marceau, gloire de notre France,
Le héros de Fleurus, tombé dans sa vaillance,
Dans la fleur de ses ans comme de sa vertu.

Les Français ont pâli du coup inattendu.
A celui qui n'est plus, sublime récompense,
Par Kray, par l'Archiduc, par l'Autriche en silence
L'hommage généreux de leurs pleurs est rendu.

Pour que tout soit ici digne de la victime,
Point d'éclat emprunté. L'homme au cœur magnanime
Ne veut, vivant ou non, nulle vaine splendeur.

Son habit de combat, rien de plus, et ses armes,
C'est au guerrier sans tache assez pour faire honneur,
Avec la vérité de l'histoire et les larmes.

RÉALITÉ

AQUARELLE DE FROMENT

Acariatre, atrabilaire,
Une femme au front rechigné,
A l'air maussade et refrogné,
Telle en tout qu'on rêve Mégère,

Pour arme a pris dans sa colère
Un martinet de clous orné,
Un balai peu parlementaire,
Pour chasser l'Amour malmené.

Le Dieu, riant de ses disgrâces,
Va se consoler près des Grâces
De la dure réalité.

Ainsi fait l'âme de l'artiste :
Il se tourne vers la beauté,
Quand le réel l'a rendu triste.

A MON AMI ALEXANDRE GAZEAU

LA JEUNESSE ET L'AMOUR

DE BOUGUEREAU

Si je peignais ton charme et ta grâce, ô Jeunesse,
Je voudrais emprunter les traits qu'en son tableau,
Sous le bocage, à l'aube, un maître, Bouguereau,
Prête à ta déité, céleste enchanteresse :

Œil d'azur, cheveux blonds, sourire qui caresse,
Idéale fraîcheur, corps virginal et beau,
Lèvres roses et sein gonflé de pure ivresse,
Elle effleure du pied la pierre du ruisseau.

L'Amour, enfant ailé qui lutine la belle,
Sur son cou s'est assis et badine avec elle.
L'iris au bord de l'onde est moins gai, moins frais qu'eux.

Lui, penché vers son front, vrai papillon qui joue,
Avant de déposer un baiser sur sa joue,
Il lui tourne la tête et rit à ses yeux bleus.

A M. E. MUNIER

LA VIERGE CONSOLATRICE

DE BOUGUEREAU

Le front ceint de son nimbe d'or,
Est assise la Vierge sainte.
La pitié dans ses yeux est peinte.
Pâle à ses pieds est l'enfant mort.

La mère de ce cher trésor,
Par l'horrible douleur étreinte,
L'angoisse sur les traits empreinte,
A genoux fléchit sous le sort.

La divine Consolatrice,
Qui compâtit à son supplice,
Reçoit ses pleurs dans son giron.

Pour cette femme et sa souffrance
Marie, en soutenant son front,
A Dieu demande l'espérance.

A MON AMI A. GÉRAULX

LA MUSE DES BOIS

D'ERNEST HÉBERT

Toi qui te plais dans la clairière,
Où de l'oiseau chante la voix,
Je t'aime, Muse solitaire,
O sauvage Muse des bois.

Un jour que sous l'ombre indécise
Dans le bocage errait Hébert,
Zéphyr m'a dit qu'il t'a surprise
A l'abri du feuillage vert.

Ton oreille, sous la ramure
Qui te couvrait de son réseau,
Semblait écouter le murmure
Et la cadence du ruisseau.

Dans le demi-jour dont s'éclaire
Le dessous de nos bois en fleur,
Tes pieds nus foulaient la fougère
Et les mousses dans leur fraîcheur.

Dans la profondeur poétique
De ton œil noir et velouté
Souriait doux, mélancolique,
Le mystère de la beauté.

Sur l'or brun de ta chevelure,
Qui voilait par instants tes traits,
Glissait cette lumière obscure
Qui fait le charme des forêts.

En toi tout ce qui fait la Muse,
Plus discret ainsi qu'au grand jour,
Plein d'une grâce un peu confuse
Flottait, comme un rêve d'amour.

A ton insu, sous le feuillage
Hébert, s'attachant à tes pas,
Sur la toile a fixé l'image
De tes yeux aux sombres éclats.

Voilà pourquoi dans son étude
Le cœur se plaît à retrouver
Ton silence, ta solitude,
Et ce regard qui fait rêver.

LE SOIR

D'HENNER

ACCOUDÉE et mélancolique,
La nymphe est gracieuse à voir.
Sur sa personne poétique
Plane le mystère du soir.

Comme une fleur dans la clairière
Que clôt l'approche de la nuit,
Les grands cils bruns de sa paupière
Bientôt vont se fermer sans bruit.

Sur sa nuque et sur son épaule
Flotte la pâle obscurité
Des rameaux vaporeux du saule,
Gris sur un jour mourant d'été.

Sur la déesse tout-entière,
Idéalisant sa beauté,
L'ombre lutte avec la lumière,
Le songe avec la vérité ;

Et sur son ample chevelure,
Aux reflets d'or fauves et roux,
Le soleil jette la parure
De ses derniers rayons si doux ;

D'herbe qu'il empourpre est sa couche,
Et le vent du soir, en passant,
L'endort, en posant sur sa bouche
Son baiser le plus caressant.

A M. DUMAREAU

JOURS HEUREUX

AQUARELLE DE CHAPLIN

Rose en sa fleur, la jeune mère
Assise presse son enfant ;
Une douce et chaude lumière
Inonde ce groupe charmant.

L'enfant de cinq ans, en chemise,
Laisse voir son cou, ses bras nus ;
Sa chevelure s'harmonise
Avec ses membres peu vêtus.

Blonde elle flotte à l'aventure
Autour du front intelligent,
Comme l'or d'une moisson mûre,
Qu'on verrait onduler au vent.

Sur sa chair la brise se joue,
Et le frais baiser maternel
Est encore empreint sur sa joue,
Pareille à la pêche de miel.

Il sourit : Sa mère est joyeuse
De retrouver dans ses yeux bleus
L'éclat de son enfance heureuse
Et l'azur de ses propres yeux.

C'est l'aspect mâle de son père
Uni, miracle de l'amour,
A la tendresse de sa mère,
Comme, au matin, l'ombre et le jour.

Comme la rose, épanouie
Sur la branche du vert buisson,
Sent tressaillir la même vie
En elle et dans son frais bouton,

Sous leur peau, qu'un jour tiède arrose,
C'est, spectacle aimable et charmant,
Le même sang, vermeil et rose
Qui circule amoureusement.

Les contours de leurs bouches fines
Ont mêmes traits, même fraîcheur,
Et dans ces deux blanches poitrines
Ne bat qu'un seul et même cœur.

CONCLUSION

INSPIRÉE PAR LA PARQUE ET L'AMOUR

SCULPTURE DE GUSTAVE DORÉ

A L'HOMME, au matin de la vie,
Tout sourit, les bois, les ruisseaux,
Le ciel, la terre et les oiseaux,
La rose à peine épanouie ;

La jeunesse et la poésie
Dans de purs et divins joyaux,
Plus éclatants que des flambeaux,
Les yeux d'une vierge choisie.

Mais la Parque prend sans retour
Tous les espoirs, même l'amour,
Dont ses ciseaux coupent la trame.

Tout meurt, fleurs au calice bleu,
Printemps, enfant et jeune femme,
Et rien n'est éternel que Dieu.



A MM. ERNEST ET EDMOND HUMBERT

TUÉ A REISCHOFFEN

C'était à Reischoffen, le jour de la bataille ;
Ce brave commandait parmi les cuirassiers :
Il s'appelait Humbert, et contre la mitraille
Fut de ceux qui, le soir, poussèrent leurs coursiers ;

De ceux dont l'héroïque et sublime vaillance
Tenta, pour nous sauver, un effort surhumain,
Et qui, pour protéger les restes de la France,
Coururent au trépas, qu'ils pressentaient certain.

Comment succomba-t-il ? Est-ce sur la colline,
Ou quelques pas plus loin, au penchant du coteau ?
Fut-il atteint au front, ou bien à la poitrine ?
En mourant a-t-il pu proférer un seul mot ?

Fut-il d'abord blessé, comme dit la légende,
D'un coup qui lui permit de chevaucher encor ?
Reçut-il à l'épaule une blessure grande,
Telle que sans espoir on le laissa pour mort ?

Sur ses derniers instants plane l'incertitude.
En vain, sa veuve en deuil, sur ce champ du trépas,
Longtemps interrogea la morne solitude :
Elle chercha partout, mais ne le trouva pas.

Qu'elle sèche ses pleurs ! . . . Ceux qui pour la patrie
En martyrs ont reçu la mort qu'ils affrontaient,
Ceux-là Dieu les inscrit au livre de la vie :
Cachés à nos regards, sous ses yeux ils tombaient.

A défaut d'une sœur, d'une épouse fidèle,
De leurs pieuses mains pour les mettre au tombeau,
L'Ange de la pitié les couvrit de son aile,
Et leur fit un linceul des plis de leur drapeau.

Heureux celui qui meurt dans les bras qu'il adore !
Son trépas peut compter au nombre des plus beaux.
Mourir à Reischoffen, seul, est plus grand encore :
C'est avoir à jamais rang parmi les héros !

FLEURS ET FRUITS

A MON AMI ARTHUR G***.

ENVOI

A vous ces légères bluettes,
Que mon esprit moins que mon cœur
Aux heures de loisir a faites,
Pour se délasser du labeur.

Puissent ces modestes fleurettes
Vous plaire plus qu'à leur auteur,
Et de leurs corolles discrètes
S'exhaler parfum et fraîcheur !

Le vrai poète est l'oiseau rare.
En tout temps Dieu s'en montre avare.
Pourtant j'en sais plus d'un très bon :

Ce n'est pas moi : c'est Lafenestre :
C'est Eugène Manuel, un maître ;
C'est Coppée et Jules Breton.

FLEURS DE JANVIER

Comme un peintre qui peint à fresques
Ou la muraille ou le pilier,
Sur ma vître le froid Janvier
Dessine maintes arabesques.

En ces jours très-peu romanesques,
Où l'on aime à se verrouiller,
Plus un rayon pour m'égayer,
Plus de campagnes pittoresques.

Plus d'oiseau, fauvette ou pinson,
Qui chante aux branches du buisson
Sa joie et son bonheur de vivre.

Au ciel brumeux et sans clartés,
Comme sous nos toits attristés,
Rien que les pâles fleurs du gîvre.

FLEURS DE FÉVRIER

Mais par sa candeur virginale
Un frais minois, œil noir et doux
A rendre les anges jaloux,
M'a fait voir la grâce idéale.

En vain la bise glaciale
Contre ma porte et mes verrous
Bruit et redouble ses coups,
Comme sur l'esquif la rafale.

Viennent l'épreuve et les tourments ,
Mon cœur ne craint plus que des vents
La colère en grondant m'assiège :

Désormais plus d'horizon noir.
En moi vit l'immortel espoir,
Comme des roses sous la neige.

FLEUR DE MARS

Humble et modeste violette,
Toi qui caches dans les gazons
Et sous les branches des buissons
Ta grâce et ta simple toilette,

Je ne puis voir ta collerette,
Qui fuit les yeux des papillons,
Sans penser aux attraits mignons
D'une naïve bergerette.

A d'autres leur âcre beauté,
Et ce parfum de volupté,
Dont se charge la molle brise.

Mais à l'idole de mon cœur
Ton innocence et ta candeur,
Dont mon âme, ô fleur, est éprise.

FLEURS D'AVRIL

Avril aux trésors printaniers,
Si rien n'effeuille ta couronne,
De biens s'empliront en automne
Et les caves et les greniers.

Rose parure des pommiers,
Les boutons que Flore te donne
Sont autant de fruits pour Pomone,
Dont elle emplira ses paniers.

Qu'ainsi conforme à la nature
Notre amour, fleur céleste et pure,
En germe porte une moisson.

Que l'épi, vert encor, mûrisse,
Et qu'au nid Dieu verse propice,
Selon le temps, ombre ou rayon.

FLEURS DE MAI

Blanche marguerite des prés,
O toi qui pour la jeune fille,
Dont le cœur bat et dont l'œil brille,
Contiens des secrets adorés.

Au-dessus des sainfoins pourprés,
Des trèfles, de la camomille,
Ton front pensif rêve et scintille
Parmi les reflets diaprés.

Bleuet que la brise balance,
Comme un emblème d'innocence,
Tu luis de même dans le blé.

Ainsi, lorsque ses yeux sans voiles
M'apparurent, ils m'ont semblé
Parmi les autres deux étoiles.

FLEURS DE JUIN

Coquelicot de vermillon,
Qu'on voit resplendir sur ta tige,
Comme une flamme qui voltige
Sur l'or encor vert du sillon,

Quand, fleur de l'air, le papillon
Te dit : « Loin de toi je m'afflige, »
A rougir ainsi qui t'oblige ?
Est-ce la haine ou la peur ? — Non.

C'est la pudeur et non la honte,
Dont la nuance à ton front monte :
Charmant trouble, innocent bonheur.

Ainsi, quand l'aveu de mon âme
S'échappa, sur tes traits de femme
Parut l'idéale rougeur.

FLEURS DE JUILLET

La rose à ses différents âges
Est le portrait de la beauté :
Elle a déjà droit aux hommages,
Dans sa plus fraîche nouveauté.

Son bouton fait rêver les sages
Dans son corsage velouté,
Et plus tard l'œil est enchanté,
Quand ses fleurs montrent leurs visages.

Autre mérite peu commun :
Elle a la grâce et le parfum,
Sans lequel c'est peu d'être belle.

La femme est sa vivante sœur :
Ce qu'on aime surtout en elle,
C'est la sainte beauté du cœur.

FLEUR D'AOUT

Oh ! reste ainsi sous la ramure,
Assise au bord du gai ruisseau,
Où du saule la chevelure
Pend et se reflète dans l'eau.

Tandis qu'Août brûle la verdure,
Nous y verrons, coquet tableau,
Le nénufar, fleur blanche et pure,
Ouvrir sa coupe sur le flot.]

Parfumée aux épis des plaines
La brise et ses chastes haleines
Nous verseront calme et fraîcheur ;

Et nos regards sur l'onde verte,
Comme un trait, verront fuir alerte
L'aile du bleu martin-pêcheur.

FRUITS DE SEPTEMBRE

DEVENUS grands, les passereaux,
Qu'autrefois nourrissait leur mère,
Vont becquetant la graine amère
Ou la mûre sur les rameaux.

Puissent-ils, imprudents moineaux,
Ne pas choisir à la légère,
Ni picorer fruit délétère
Sur la plante ou les arbrisseaux!

Et tels nos fils, frêle famille,
Quand des regards de jeune fille
A leurs yeux souriront, un jour,

Puissent-ils, dupes de leur rêve,
Ne pas mordre à la pomme d'Ève,
Mais bien placer leur noble amour!

FRUITS D'OCTOBRE

Ici-bas l'homme est un ormeau,
La femme une vigne féconde.
Pour que la grappe, brune ou blonde,
Pende en abondance au rameau,

Il faut au cep, sur le coteau,
Que l'arbre, sa force en ce monde,
Ait poussé racine profonde
Et soit béni par le Très-Haut.

Il faut que pour leur mariage
Tout soit assorti, nature, âge,
Pour faire une étrôite union.

Telle dans notre humaine espèce,
Pour être heureuse, à l'or, jeunesse,
Préfère l'inclination.

FLEUR DE NOVEMBRE

Je t'aime, pâle chrysanthème,
Dernière fleur de mon jardin.
Quand partout la nature est blême,
Tu ris encor, soir et matin.

Second printemps, naïf problème,
Tu charmes l'an à son déclin.
Pour consoler l'hiver, Dieu même
Mêla ton or et ton carmin.

Quand aux bois il n'est plus de roses,
Que les froids, les brumes moroses
Ont terni les splendeurs du jour,

Il est doux de voir, à l'aurore,
Ton front s'épanouir encore,
Toujours jeune comme l'amour.

FLEUR DE DÉCEMBRE

Toutes les roses de la vie
Meurent, comme les fleurs d'été,
Plaisir, jeunesse et poésie,
Illusions, grâce et beauté.

Nul des objets de notre envie
N'arrive à l'immortalité.
La gloire passe et nous oublie,
L'ombre succède à la clarté.

Un vent qui souffle des abîmes,
Jusques aux soupirs des victimes,
Emporte tout, sans revenir.

Tout fuit, tout s'éteint, tout succombe :
Plante immortelle d'outre-tombe,
Seul vit du cœur le souvenir.

POST-SCRIPTUM

Voila, tant rose que bleuet,
Douze sonnets, Dieu me pardonne !
Au temps où la fraise foisonne,
J'y pouvais joindre le muguet.

Je pouvais, sous le vert bosquet,
Pour une Lycoris friponne
Peindre Cupidon en personne
En cueillant un tendre bouquet.

Je pouvais montrer sous la treille
Le frelon, rival de l'abeille,
Du blanc lis pillant la moitié ;

Le papillon contant fleurette
A la crédule pâquerette.
J'aime mieux ta fleur, Amitié.

LA CIGALE

Je suis la Cigale chanteuse,
Au corps fluet, au cœur de feu ;
Sur la ronce ou la fleur joyeuse
Je chante la bonté de Dieu.

Dès que le zéphyre
A chassé l'hiver,
Et qu'on voit sourire
Le feuillage vert,
Rustique cigale,
J'emplis de ma voix,
Comme une cymbale,
Les champs et les bois.
Je suis, etc.

Humble virtuose
Au modeste accord,
Je chante la rose
Et les épis d'or ;
Et sous la ramure
Mon sonore accent
Se mêle au murmure
Des flots et du vent.
Je suis, etc.

L'été, dans le chaume,
Comme le grillon,
Je chante pour l'homme
Fauchant le sillon ;
Et quand il sommeille
Sous l'arbre voisin,
C'est moi qui l'éveille
Par mon gai refrain.
Je suis, etc,

Pauvre, mais non triste,
Contente de peu,
Je vis en artiste
Et ris au ciel bleu :
Je sais qu'on ne prête,
Quand la bise vient,
Rien à la pauvrette
Qui chante pour rien.
Je suis, etc.

Mais bah ! que m'importe ?
Laissons la fourmi
Me fermer sa porte,
Comme à l'ennemi.
Mon cœur de poète
Est un luth vivant,
Qui tout haut répète
Ce que Dieu m'apprend.
Je suis, etc,

TABLE

Introduction. 1
Printemps. 2
Bêtes de compagnie poussées par la traque. 3
L'aurore. 4
Lever de lune. 5
On ne badine pas avec l'amour. 6
Les bulles de savon. 7
La communion à l'église de la Trinité. 8
La Muse des champs. 9
Bœufs charolais. 10
Le goûter des moissonneurs. 11
Le maître de l'âtre. 12
Le moulin d'Hanoteau. 13
Le moulin de Simoneau à Pontaven. 14
Moutons au repos 15
La Peinture et la Poésie. 16
Seigles en fleurs — temps gris. 17
Vue prise en Tyrol. 18
La Fortune. 19
Mort de Diogène. 20
Déjeuner 21
Un dîner chez Molière, à Auteuil. 22
Portrait de M. Maurice H. 23
Le dernier jour d'un condamné. 24
Fleurs miniature. 25
Les deux sœurs. 26
Dénicheurs en forêt 27
Lisière de bois en automne dàns le Rouergue. . . . 28
Les derniers beaux jours. 29
Sabotiers dans le bois de Quimerch 30
Soleil couchant — Brisants 31
La toilette des Cancalaises. 32
Maris Stella 33
Bretagne et Sologne 34
La source de Neslette en Normandie 35
Un feu de la Saint-Jean. 36
Le jeu de la perche; exercices de force 37
On n'entre pas !. 38
Dans la forêt de Lutterbach (Alsace). 39

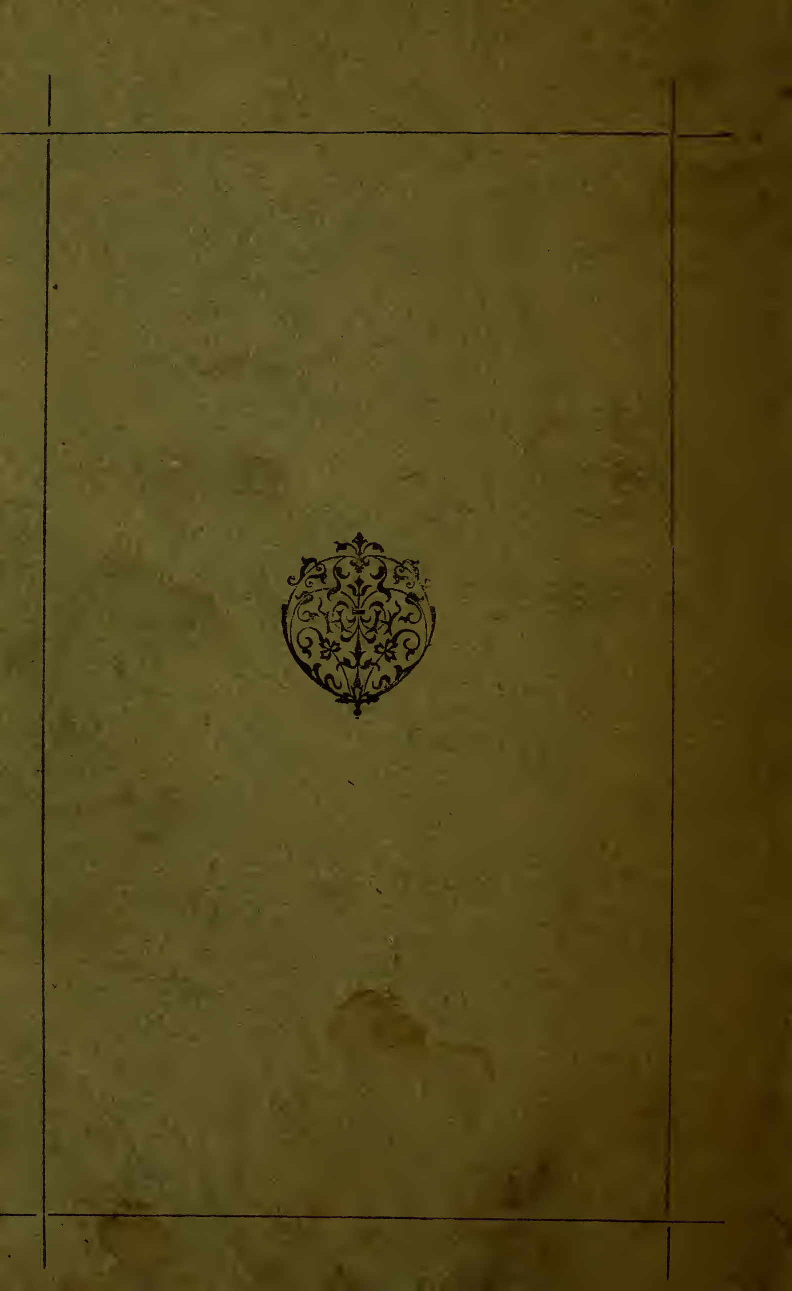
Portrait d'Emile Augier 40
Le cidre nouveau 41
Près de Château-Thierry 42
Un hussard, souvenir de 1870 43
Route du Filfila 44
Grandes manœuvres d'automne 45
Bonheur perdu 46
Portrait de M. Thiers 47
Montreur d'ours à Aurillac 48
L'état-major autrichien devant le corps de Marceau 49
Réalité 50
La Jeunesse et l'Amour 51
La Vierge consolatrice 52
La Muse des bois 53
Le soir 55
Jours heureux 56
Conclusion 58

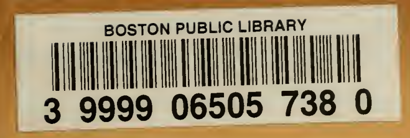
Tué a Reischoffen 59

FLEURS ET FRUITS

Fleurs et Fruits 63
Fleurs de janvier 64
Fleurs de février 65
Fleur de mars 66
Fleurs d'avril 67
Fleurs de mai 68
Fleurs de juin 69
Fleurs de juillet 70
Fleur d'août 71
Fruits de septembre 72
Fruits d'octobre 73
Fleur de novembre 74
Fleur de décembre 75
Post-scriptum 76
La cigale 77

ORLÉANS. — IMP. ERNEST COLAS.




BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 06505 738 0

